

Mirages amers

2

3

L'orgueilleux aimera mieux se perdre que de demander son chemin.

Charles Churchill

Poète satirique anglais du XVIII^e siècle

4

5

Mirages amers

Christine Gervais

Récit

Éditions de
COLLECTION TÉMOINS

Auteur

6

7

Prologue

J'ai écrit ce livre en mémoire de mon père. Bien qu'il ait en partie détruit mon existence, je persiste à penser que ce n'était pas volontaire et que la mauvaise influence de notre mère y a été pour beaucoup. L'amour rend aveugle, dit-on... Son charme et sa sensualité le troublaient tellement qu'il finissait toujours par admettre n'importe quoi et tout croire en dépit de l'évidence, malgré les preuves flagrantes de sa funeste conduite.

J'avais le rôle principal dans le film de série B qu'était ma vie de famille, mais c'est ma mère qui en mettait en scène toutes les intrigues. On me demande souvent pourquoi je n'ai pas gardé rancune ni cherché querelle à cette génitrice qui a continué à me nuire bien après mon enfance, pour des motifs que j'ignore encore aujourd'hui. Quelles obscures raisons l'ont poussée à me faire mal pendant si longtemps ? Un passé douloureux en est-il la cause ? Tout ce que je sais, c'est que ma grand-mère les a

accueillis avant qu'ils ne trouvent à se loger. Pourquoi ? Dans quelle situation se trouvaient-ils avant cela ? Où en étaient-ils à l'époque ? Je ne le saurai sans doute jamais.

8

9

Naissance

L'hiver tirait à sa fin, les dernières gelées faisaient place à une efflorescence de feuilles nouvelles, les oiseaux se réveillaient d'une léthargie trop longtemps contenue durant les grands froids. C'était l'an 1953, il était prévu premières heures du jour... L'heure était donc venue pour moi de rompre avec le silence. Je ressentis l'appel du monde, du merveilleux de la vie qui allait enfin s'ouvrir à moi. J'étais un petit poisson destiné à la paix et à la pureté, au calme et au bonheur, un beau bébé brun avec une bonne bouille de gros poupon potelé et de jolis yeux rieurs. J'allais avoir une vraie vie de petite fille heureuse et équilibrée... Mon père devait être très fier que je lui ressemble ! J'ai hérité de son caractère calme, discret et effacé : je n'aime pas être confrontée à des situations conflictuelles et à des crises insolubles. J'étais le deuxième enfant. Ma mère, trop fragile pour supporter cette nouvelle venue, disparut, me laissant aux bons soins d'une grand-mère désemparée. Privée du lait maternel, je hurlais à la mort : ma vie était en danger, mais mon instinct de survie fut le plus fort et je sus patienter. Finalement, celle qui m'avait enfantée fit comme la Pomponnette de la Femme du boulanger : elle rentra à la maison.

que je naîtrais juste avant le printemps, début mars, aux

10

Sa vraie nature de femme fatale désirant vivre d'émotions et de sensations fortes reprenait toujours le dessus. Son besoin d'affrontement, de défis, son refus de rentrer dans le rang suscitaient une sorte de frustration provocatrice chez elle. Elle rentra donc de je ne sais où, sans la moindre gêne. Mon père ne chercha pas à comprendre, trop heureux qu'elle soit là. Il la sermonna et la battit, certes, mais plus dans l'espoir qu'elle retrouve ses esprits et le sens de ses responsabilités que sous l'effet de la colère.

« Elle est mineure », disait toujours ma grand-mère.

Elle n'avait pas la moindre honte de ses agissements.

Le mariage avait été une simple formalité pour elle : le moyen de sortir d'une condition misérable, rien de plus contraignant.

Sa vie ne reposait sur aucun fondement : tout se passait comme s'il manquait un élément à son rôle de

composition, une pièce maîtresse à son puzzle. Elle vivait sans repères, en toute liberté, sans aucune contrainte.

Elle résuma un jour ses activités scolaires ainsi : « Pour avoir le calme et pouvoir dormir sur mon bureau, je récupérais des fleurs au cimetière et les offrais à la maîtresse, qui me fichait alors la paix. » Elle était rebelle à tout : l'absence de son père, mort à la guerre, avait fait d'elle un personnage complexe, fragile, menaçant, intolérant et impudique. Sans l'obstination de mon père, j'aurais été abandonnée à l'assistance publique.

11

Petite enfance

Mon père venait d'Algérie, le pays du soleil méditerranéen. Il était né dans un petit village appelé Rio Salado, rivière salée en français, où coulait parfois l'Oued Mellah, un petit cours d'eau salée qui serpentait doucement au fond de la plaine, entre l'ancienne route d'Oran à Tlemcen, pour se jeter péniblement dans la mer, sur la plage de Terga. Mes grands-parents avaient eu bien du courage et de la persévérance pour se fixer dans ces lieux déserts et éloignés de tout. Mon grandpère, ouvrier agricole espagnol, était attelé à la rude tâche consistant à défricher le pays pour préparer la venue des premiers colons. Un vrai village se créa ainsi peu à peu, dans le cadre idyllique d'un univers saharien, dans un désert dont l'aridité n'était que partiellement rafraîchie que par les vertes palmeraies des oasis.

Ô toi, Algérie, qui garde jalousement les traces de son passé colonial, j'espère te connaître un jour, en même temps que la vérité qui m'a tant fait défaut ! Peut-être pourrais-je me confondre alors avec cette partie de mon histoire et de ma famille que je n'ai jamais connue.

Mon père parlait peu et n'a jamais évoqué son lieu de naissance, ni l'environnement dans lequel il a grandi.

12

Un départ précipité, dans la violence des émeutes, a contribué à son mutisme, cristallisé son déracinement et aggravé sa peine d'avoir perdu son père trop jeune. Il fut mobilisé durant la dernière guerre sous les ordres du Général Leclerc, reconnu efficace dans ses combats pour défendre les valeurs de son pays et cité à l'ordre du Mérite de la Nation, recevant Palmes, Étoiles et Croix de Guerre pour son héroïsme et son dévouement dans les campagnes militaires engagées par les armées françaises. Je ne suis jamais parvenue à explorer ce coin de sa mémoire, je ne me suis d'ailleurs jamais risquée à

insister : m'y obstiner aurait été voué à l'échec, ce passé était enterré à jamais et la page algérienne définitivement tournée. Il vivait un nouveau départ en France, se figurant avoir rencontré celle qui ferait de lui un homme heureux, aspirant à fonder une famille et à assurer sa postérité. Ce changement de vie radical était censé faire des merveilles, mais il n'en fut rien.

Le besoin urgent de main-d'oeuvre étrangère dans une France en plein essor économique lui permit d'être embauché comme ouvrier dans une usine de produits chimiques. Il connut pour cela les longues files d'attente où il faut pendre son mal en patience, reçut de nombreuses convocations mais fut inscrit rapidement, réussissant son entretien d'embauche comme une simple formalité. Ma mère y collabora de façon utile... Tout commença donc très vite. Le plus important pour lui était de toujours faire bonne impression.

13

Certains soirs, pour arrondir les fins de mois, il livrait du charbon, avalant quelques apéritifs pour 'tenir le coup'. Il rentrait un peu ivre et subissait les propos venimeux de ma mère, qui lui rappelait sans cesse ses origines et le projetait constamment dans ce qu'il voulait justement oublier : ses blessures à peine cicatrisées.

Il travaillait dur pour s'offrir une meilleure vie que ses parents et n'acceptait donc pas ces insultes : il voulait seulement se détendre un peu après une rude journée... Mais il était reçu sous un déluge de grossièretés. Ma mère aurait aimé qu'il rentre dès que son travail était terminé : mon père était bel homme, de stature imposante, et ma mère, que je trouvais minuscule à ses côtés, était sans doute jalouse.

Elle sortait de ses gonds. Humilié, il la frappait et elle quittait alors le domicile conjugal en pleurant. Nous la suivions horrifiés, craignant qu'ils aient rompu et que tout fût fini. Ils nous trimbaient comme le linge sale qu'ils n'arrivaient pas à laver en famille : il n'y avait que la route à traverser pour aller chez ma grand-mère. Elle nous accueillait, attristée et perturbée dans son intimité, forcée qu'elle était de nous ouvrir la porte.

Elle ne nous supportait pas longtemps et nous renvoyait vite chez nous : ma mère avait un mari, des engagements, nous n'étions les bienvenus nulle part et prenions toujours trop de place, d'autant que la famille ne cessait de s'agrandir.

14

Ce manège se poursuivit pendant toute mon enfance : mon père subissait la furie dévastatrice de ma mère et

nous, spectateurs naïfs et innocents, regardions sans comprendre, bien trop petits pour assimiler tous ces événements.

Elle détruisait tout ce qu'elle touchait et finissait par s'opposer à ce qu'elle-même avait prévu. Instable dans toutes les situations, elle méprisait l'homme qui voulait la sortir de la médiocrité. Elle acheta une maison à restaurer mais refusa les plans de mon père, dans son impatience de la revendre pour en tirer un rapide profit.

Leurs disputes consommées, elle se réfugiait dans ses bras protecteurs : elle se réconciliait, poussée par le désir, bien qu'elle affirmât ne pas l'aimer et s'être mariée par obligation. Le lendemain, tout était oublié, ébats amoureux inclus.

Nous habitons les cités ouvrières, non loin d'une grande ville traversée d'immenses allées bordées d'arbres à la floraison intense. Chaque maison était conçue suivant le même modèle architectural, plus ou moins vaste selon les familles. Notre avenue longeait une voie ferrée, les trains sifflaient dans le lointain, nous connaissions tous les horaires et faisons signe aux voyageurs, que nous distinguions nettement dans les compartiments.

15

C'était un univers de misère et de détresse, de promiscuité malaisée des nationalités et des langues, où le manque de repères incitait les habitants à s'invectiver. Personne n'ignorait la vie de son voisin, un mince grillage séparait les maisons les unes des autres, il fallait travailler dur pour sortir de cette pauvreté, que la guerre tout juste finie avait aggravée.

Mon père se noyait dans cette masse, comme s'il ne s'appartenait pas. Il partait tous les matins à vélo pour prendre son poste à l'entretien des machines, mangeait avec nous à midi et repartait rapidement à son travail jusqu'au soir. Je l'attendais à la sortie et il me ramenait, assise sur la barre de son vieux vélo : j'étais heureuse, il était à moi.

La violence faisait partie de notre quotidien. Les maisons en pâtissaient souvent. Le régisseur servait de médiateur social et gérait au mieux les polémiques et les jalousies. Toutes ces lamentations ne lui laissaient plus de repos. Seul au milieu de ce chaos, il consacrait ses journées aux réparations et à l'entretien des logements. Les mauvaises langues allaient bon train, car il offrait ses services en l'absence des maris... Les rejets des cheminées d'usine crachant en permanence leur poison

toxique rendaient l'atmosphère de ce décor industriel insipide littéralement irrespirable.

16

Un après-midi, on nous somma de quitter notre maison, un véhicule banalisé nous prévint qu'il fallait nous protéger. Nous nous sommes réfugiés sur un coteau avoisinant. Le risque d'explosion n'était pas écarté pour autant, car une tour s'était embrasée. Nous sommes restés là-haut jusque tard dans la soirée, et, à notre retour, l'incendie était maîtrisé.

Au milieu des blocs sans formes, une allée centrale encerclait un petit jardinet situé derrière la bâtisse, où papa cultivait des légumes. La pollution ambiante leur servait d'engrais. Désireux de nous fournir une alimentation saine, il s'y était créé un territoire que nous ne devions pas franchir. Sa journée de travail terminée, il s'attaquait à ce morceau de terre inculte, bêchait, ratissait, semait, arrosait avec précision dans ces allées tirées au cordeau. Je ne percevais que de la tristesse dans son regard. Il s'interdisait tout élan de tendresse à mon égard... Je levais les yeux et je voyais ce géant dont j'atteignais à peine les genoux : immobile devant son oeuvre, à la fois torturé et résigné...

Il nous arrivait, mon frère et moi, de détruire ce qu'il avait produit avec tant de patience : les tomates étaient notre spécialité : je les surveillais chaque fois que j'allais voir les lapins qu'il engraisait avec les déchets du potager. Elles ne rougissaient pas assez vite à mon gré et je patientai difficilement.

17

Mon petit panier était prêt pour les grands jours quand je voulais être gentille et rendre service. Je m'imaginai vivre un conte de fée : d'un coup de baguette magique, j'allais déclencher le sourire de mon père, qui me prendrait dans ses bras, tout contre lui, et me dirait son bonheur d'avoir une fille aussi merveilleuse...

Je décidai un jour d'entraîner mon frère dans l'aventure et de pénétrer dans ce lieu interdit, au cas où la bonne fée m'aurait oubliée, me dis-je. Après bien des hésitations, bien des réflexions, nous nous sommes résolus à le faire : notre père en serait fier !

Sereins, nous sommes allés cueillir avec délicatesse les tomates à la chair rosée. Nos coeurs d'enfant palpitaient, mon imagination s'envolait dans cette aquarelle où le rouge dominait la palette des couleurs éclatantes du jardin. La suite ne se fit pas longtemps attendre : rien ne se passa comme je l'avais prévu. Pour mon père, il y avait y avoir un coupable et une

sanction, un point c'est tout.

Il mesura nos petites chaussures terreuses et la pointure qui correspondait aux empreintes. La vilaine sorcière m'avait devancée et une petite voix me souffla de déguerpir, mais trop tard, il nous décolla du sol, nous souleva dans l'espace, nos gambettes tournoyant dans le vide tandis que son énorme main s'abattait sur nos fesses, comme le battoir sur un tas de linge.

18

Il ne laissa nos postérieurs endoloris en paix qu'au moment où ses phalanges virèrent au violet. « Obéir, dit-il, première règle à observer ! J'essaierai d'appliquer ce raisonnement en toutes circonstances, tant qu'on respectera mes convictions et mes valeurs. »

Ignorait-il que notre mère, obsédée par son apparence physique, gaspillait tout l'argent qu'il gagnait en vêtements, coiffeur et même femmes de ménage, car le rangement et le repassage l'épuisaient... Chaque semaine, pour nourrir notre famille et le peu d'amis qu'il recevait, je faisais les courses à crédit. Cela n'allait jamais sans contrepartie pour ma mère.

C'était toujours le même repas pour nous : une méchante viande bouillie mélangée à toutes sortes de légumes : « la soupe espagnole », nous disait-on. Nous mangions rarement autre chose et j'en étais écoeurée.

Un jour que ma mère cuisinait des haricots blancs, ma soeur refusa ce repas qu'elle ne digérait pas et ma mère lui retourna l'assiette sur la tête : la sauce dégouлина sur ses habits. Je lui lavais les cheveux pendant un long moment et nous sommes arrivées une nouvelle fois en retard et l'estomac vide à l'école. J'ingurgitais alors les comprimés de mon père, jusqu'à la nausée. Ils me faisaient tenir le coup...

J'allais à la pharmacie pour acheter l'alcool à 90° nécessaire à la fabrication de pastis. Papa buvait à la maison. Cela lui permettait d'affronter le sordide de son quotidien.

19

Notre mère avait organisé sa propre destinée, l'enrichissant de liaisons incertaines et fugaces. Elle profitait des absences répétées de mon père pour rencontrer des hommes de toutes sortes et de toutes catégories sociales. Elle partait alors en chasse, mue par une véritable boulimie de sexe. Affublée d'un manteau de fourrure et de talons aiguilles, elle se pavanait, se donnant l'illusion d'appartenir au beau monde. Elle semblait se complaire dans les faux-semblants et la provocation, oubliant dans ce faste de pacotille le frigo

toujours vide et les enfants mal fagotés. Ces étreintes éphémères lui procuraient-elles l'équilibre qui lui faisait si ouvertement défaut ? Est-ce la figure paternelle qu'elle poursuivait parmi tous ses amants ? Quoi qu'il en soit, son charme de maîtresse aguerrie envoûtait les hommes, ce qui lui permettait d'imposer sa loi sur ces aventures sans lendemain.

Elle vivait pourtant dans la crainte des conséquences douloureuses de ses agissements. Elle ne prenait aucune précaution, en effet, et se voyait périodiquement forcée d'interrompre ses grossesses avec la complicité de faiseuses d'anges aux méthodes moyenâgeuses. Ces interventions barbares provoquaient infections, hémorragies et urgences médicales, et ne pas y recourir était un plus grand supplice encore. Ses gestations non désirées la torturaient. Elle réduisait ses enfants à l'état peu enviable d'erreurs de la nature, et moi, la petite fille qu'elle aurait dû perdre, j'étais une contrariété ambulante. J'avais déjoué ses plans en m'accrochant farouchement à la vie.

20

Elle n'était pas spécialement rongée par le remords. Ses avortements répétés auraient pu la tuer, mais elle n'en avait cure et ignorait toute prudence, insouciant de sa santé comme des réactions de mon père. Il lui arrivait de rentrer du travail pendant ses absences. Elle s'empêtrait alors dans des explications simplistes, s'emportait, s'humiliait, mentait effrontément... Elle en devenait parfois pathétique, jurant sur la tête des enfants de se repentir et ne tenant évidemment aucun compte de ses serments.

Elle récidivait dès que mon père avait oublié l'affaire. Sa chair était trop faible. Ses escapades donnaient lieu à des mises en scène minutieusement organisées. Elle changeait d'apparence, simulait une maladie imaginaire et leurrait ainsi son époux, alors que l'amant du jour était là, à la vue de tous. À quoi bon louer une chambre d'hôtel quand on a tout le confort à portée de main ? Elle avait fait de moi sa complice : je faisais le guet devant la maison.

Un beau soir, une tante âgée frappa à sa porte et la surprit dans les bras d'un homme qu'elle ne connaissait pas. Elle rentra chez elle en marmonnant, persuadée qu'elle s'était trompée de porte. On parla de traitement psychiatrique et mon père la prit en pitié. Craignant qu'on ne l'enfermât, il lui fournit des otages et nous envoya passer la nuit chez elle.

21

Nous avons dormi toutes les trois, une pile de livres